

Sur les pas de Pierre-Albert Jourdan (1924-1981)

Écrire le tissu du monde Écrire comme on tire à l'arc

(présentation d'Annie Chazal lors de la rencontre littéraire du 26 juillet 2024 à Bessans)

En paragraphe initiatique, ce très beau passage, ce "fragment", dédié au romarin :

Présence du romarin au pied des marches de la terrasse qu'il envahit doucement. Présence fleurie, d'un bleu pâle comme ajusté au corset des abeilles. Présence nue dans le matin qui l'éclaire, en décompose son architecture de jet. Matin qui fait du romarin cette attente, ce lieu du recueillement. J'ai souvent ressenti comme un signe d'amitié auprès de cette large touffe odorante. Comment l'attester ? Peut-être est-ce de corps à corps qu'il y a signe, communication silencieuse. Peut-être est-ce ici au vrai que je touche.

Pierre-Albert Jourdan est ce poète modeste et méconnu, se décrivant « comme un petit mec avec une grande bacchante qui ressemble à Brassens ».

Les nombreuses plaquettes de poèmes qu'il offrait souvent à ses amis ont été réunies après sa mort dans deux volumes édités au Mercure de France.

“*Les sandales de paille*“ en 1987, préfacé par Yves Bonnefoy, comme pour aller sur les traces du marcheur éphémère en référence aux moines itinérants japonais.

“*Le bonjour et l'adieu*“, préfacé par Philippe Jaccottet, en 1991 comme pour saluer la beauté du monde et de la nature, avec la conscience aigüe de sa perte à venir.

Les deux éditions ont été annotées et présentées par Yves Leclair.

Un troisième tome envisagé n'a jamais vu le jour.

Ces livres, qui aujourd'hui mériteraient éminemment une réédition, sont aujourd'hui recherchés et malheureusement vendus à des prix prohibitifs.

Sa biographie

PAJ est né à Paris dans l'entre-deux guerres en 1924, et a vécu la plupart du temps dans la capitale, puis à l'Hay les Roses, élève aux lycées Lakanal et Louis le Grand. Il a perdu brutalement son père à l'âge de 15 ans. Après quelques tâtonnements, un an à l'IDHEC, puis à Sciences Po, puis des études de droit, il travailla toute sa vie d'abord en 1947 rédacteur au ministère des Travaux Publics, puis à y fonder la Société mutualiste des transports publics Il y restera plus de 30 ans jusqu'à sa mort en 1981.

En 1947, il se marie avec Suzanne Gautier dont il aura trois enfants, Gilles en 1948, Fabienne en 1953 et Damien en 1954. Il adoptera dès son mariage le village de Suzanne, Caromb, près du Ventoux, qui sera lieu de ressourcement et source d'inspiration tout au long de sa vie. Il s'y rendra à chaque congé en famille.

En 1958, il y achète un terrain où il fera construire une maison en 1965.

Parallèlement à son travail, il cultive une vocation artistique par des photos et collages surréalistes qui seront exposés à Paris, puis par la peinture, des toiles semi figuratives inspirés par les paysages de Caromb. Mais, très vite, c'est l'écriture qui prendra le pas sur toute autre forme d'expression.

En 1970, il est victime d'un infarctus et en 1980 un cancer du poumon lui est diagnostiqué, il mourra en septembre 1981, un mois après avoir été opéré.

Cette dernière dizaine d'année a été la plus riche en création, il a participé aussi à la revue littéraire *La traverse* et à l'arrêt de celle-ci, il créera la revue *Port des Singes* en référence à René Daumal et son *Mont analogue*. Neuf numéros seront publiés.

PAJ développe une écriture opiniâtre révélée sous la forme de poèmes, prose poétique, de lettres comme celles adressées à sa fille Fabienne, mais surtout sous la forme de fragments réunis dans *Les sandales de paille* qui conviennent particulièrement à cet homme du regard et de l'introspection.

L'écriture, intégrée à sa vie, lui est gymnastique mentale, exercice d'assouplissement. Sa fille Fabienne écrira après sa mort : « la vie entière dans une rondelle de saucisson et un verre de vin au retour des méditations matinales, avant le gros de la chaleur, au frais de la terrasse. »

Son alphabet accordé à un lieu

C'est en ce lieu à Caromb, tel un épeleur de paysages, qu'il construit son alphabet d'images poétiques fondamentales avec le brin d'herbe, le thym ou le romarin, le lézard, l'olivier, l'amandier surtout en fleurs, les pins, les abeilles, la petite auge de pierre, la brume bleue, les nuages, les chats, le printemps, le chemin, le Ventoux... Images infiniment déclinées...

La nature y est vivante et en symbiose avec le corps. Il s'agit d'entrer profondément dans la création, avec un corps qui serait comme une simple ouverture vers une absorption cosmique éprouvée en sa chair, exigence difficile ; l'écriture renforçant son approche du monde, en captant l'essence : *“il n'y a pas de mots à la mesure du désir de pénétrer ce monde aux arêtes tranchantes...”* (BEA)

Il s'agit de *“célébrer, célébrer, pas autre chose”* avec la conscience aiguë de n'être que regard et passage. Il s'agit de *“se faire grange dans le silence...”*

à propos de l'herbe, quasi personnifiée :

Et maintenant seule l'herbe sèche a cette blondeur du temps perdu. C'est elle qui éclaire le couchant. Elle qui semble transfigurée. Elle dessine si finement le passage. Presque je l'entendrais dire : » avance-toi sans peur, suis-moi. » (SDP)

Le lieu vécu comme essentiel

“Qui dira le lieu aura tout dit.”

Le paysage parle, il dit l'errance et la permanence, il dit comment ici vie et mort s'accouplent, il est ce trait qui relie soudain les étoiles aux grillons, à ton pas à ce frottement d'une bête

familière contre ta jambe – mais tu es là immobile, c’est comme une greffe instantanée sur ce vieil arbre de ton corps, une mémoire cochée de vignes et de courbes de collines – rien de dicible. Peut-être ce que tu appelles justement la permanence : le thym le dit mieux que toi.

La marche comme médium

L’avancée sur le chemin, *ne devrait jamais être un acte somnanbulique*, mais un acte d’éveil, de création.

Il s’agit de nous faire retrouver des sensations pures et simples, les amener à une autre dimension existentielle et élargie, avec toujours, malgré tout, le sentiment de la perte inexorable :

Garde en toi le couchant, l’ouest rougeoyant des naissances, tu seras chaleur, tu affronteras le jour

Le corps relié au monde

est vécu comme vecteur essentiel des perceptions :

Il s’agit “*d’absorber le soleil avec son ventre, s’enrouler de soleil.*”

À Caromb, le corps retrouve là “*sa noblesse, son harmonie, le corps pense plus vite.*”

Mon activité aurait tendance à se restreindre à la perception de l’air sur mes épaules nues. C’est une gourmandise.

Les mains, elles, sentent la terre... sèches, brunies, ridées.

Ou encore :

Assis en tailleur, face au Ventoux, avec un vol d’hirondelles comme fil conducteur.

Ou juste suggéré : *Sur la crête, parmi les herbes*

au lecteur d’imaginer...

Son écriture “comme un carnet de vent”

Pierre-Albert Jourdan voit l’écriture comme un va et vient entre le monde et les mots. Il se fait l’intercesseur d’un monde observé et vécu en profondeur :

“Mais comment faire exploser cette beauté, comment la retenir ? Les mots sont des pièges à force d’usure, ils se refusent, ils désertent...”

la parole est ainsi cette tâche impossible : être juste et véritable.”

(BEA in Lettres à Fabienne)

Il s’agit aussi d’une écriture à réduire, à tailler à la manière des oliviers, il s’agit nous dit-il *de ne pas trop creuser, laisser aux mots la part d’invention qui revient, de droit, au lecteur.*

Ou bien *d’écrire par petites touches, de petites touches dures, la brièveté issue du cœur.*

Il y a cette exigence : *L'attention aux mots est une justesse gagnée. Cela ne fait pas que la vérité soit atteinte, du moins est-elle approchée, veut être approchée.*

Les formes de son écriture,

Le fragment en est la plus utilisée, (“une ligne, une phrase, des phrases, comme séparés par des espaces de silence“ selon Élodie Meunier), le poème, (*que le poème puisse rivaliser avec pareil scintillement de gravier*), la prose ou la lettre comme dans les lettres à Fabienne, sa fille, alors âgée de 12 ans, plus tard le conte.

Et il m'est apparu finalement que ma distance, ma forme était le fragment, le texte bref, avec sa qualité de tension spirituelle et ses breaks qui laissent entrer l'air par tous les bouts.

Il lui était habituel de mettre des notes sur des agendas, des petits carnets, voire des bouts de papier, puis de les taper sur une machine à écrire, une Japy, pour ensuite les travailler, les découper, les coller en une sorte de “chantier poétique“. Comme des miettes à donner en offrandes...

Quand les pierres se font mots et paraboles : *Les degrés de la sagesse ici sont de pierres grises, tachetées d'ombre, masquées d'herbes sèches, paroles élémentaires. Une saison clémente se met en marche, comment nommer ce fruit ? (BEA)*

Plantes, animaux, objets, événements se personnifient, éprouvent des sentiments, dans de belles trouvailles, merveilles d'écriture, exactement sensibles comme :

Les cerisiers parlent à feu doux. C'est une langue dont je connais la source.

La cigale limait le soleil.

Une pie longe le silence à travers champs.

La neige tombe sur l'esprit.

De vieilles tuiles inventent leurs couleurs.

Les nuages correcteurs de l'uniforme.

Les boucles des martinets dessinent l'orage ou l'exorcisent.

Le merle ébloui sous la pluie.

La cigale déroule ses longues strophes âcres et monotones. Parfois dirait-on proche du délire. Ce qui la fait taire ? Ton pas de naufrageur dans les herbes.

L'angle mort ou L'espace de la perte

Ces titres de recueils disent la confrontation existentielle de la précarité des vies et de la sienne face à la maladie, un premier infarctus en 1970, un cancer des poumons en 1979 précédant sa mort en 1981. Et face à la richesse du monde qui lui survivra, toujours dans une grande ambivalence devant l'impasse de la mort :

Chaleur de la vie, on l'oubliait. Voici qu'elle est là, comme une fourrure sur tes épaules. Tu es le premier étonné.

Et l'on se dit : pourquoi se débattre ? Cette usure, il semble bien que la chair y consente, qu'elle même un instant, se métamorphose en feuillage. Pour mieux écouter.

La précarité fait mesurer de façon plus aiguë la beauté du monde qui lui est accordée, "la parole du poète est allumeuse dans un monde éteint" (Yves Leclair):

La splendeur du royaume s'aperçoit dans le fléchissement.

ou

Peut-être une parcelle de moi pour bleuir une ancolie au bord de la route.

ou bien

Cette merveilleuse lumière de fin d'hiver n'est plus ce soir qu'un feu dans ta tête, un résidu insupportable. Mais à quoi bon cracher sur la beauté ? C'est la violence même de ce monde. Et par ce qu'elle est abandonnée, tu meurs deux fois.

La recherche spirituelle

Ainsi que l'a perçu Yves Leclair, Il y a chez lui volonté de retrouver un équilibre dans notre univers désacralisé, de rencontrer l'homme égaré en lui faisant toucher du doigt la saveur de l'éphémère. Très tourné vers l'extrême Orient, Jourdan a retenu la disponibilité, l'ouverture au monde, une sorte d'immédiateté. Face à la nature, mais aussi face à l'humain, ainsi est il sensible "au sourire fascinant de cette jeune noire dans l'autobus", à la dignité de l'ouvrier marocain qui partage sa chambre d'hôpital : Ahmed Achibane, Marocain né à Agadir en 1925, travaille depuis 24 ans à Nanterre dans une fonderie, 50 à 60°, 3/8, cadences sophistiquées, qui s'enfoncé comme un naufragé dans sa chambre trois étoiles...

Pierre-Albert Jourdan s'est intéressée aux philosophies orientales, lu Castaneda, a cherché dans l'écriture un retour à soi, un recentrement contre la dispersion quotidienne, un travail vécu comme alimentaire, développant ainsi une pensée éthique, notamment dans les lettres à Fabienne ou les fragments. Il s'agit de désapprendre, faire table rase pour parvenir à une errance attentive et disponible. Faire de sa vulnérabilité une force, une beauté.

C'est un travail déchirant d'oublier la farce où nous sommes rois.

Je n'accepte pas de vivre emmuré dans ma condition d'homme. Je recherche d'autres alliances.

Ainsi les guêpes :

Les guêpes viennent régulièrement prélever leur dîme aux repas. Elles s'envolent comme de petits bombardiers, lestées de leur part habilement découpée sur place. Somme toute ce sont des compagnes agréables. Il suffit de ne pas les déranger. Pourquoi n'auraient-elles pas droit au festin, ne sommes-nous pas à la même table ? (SDP)

Cette ode à l'amandier :

L'amandier commence à neiger. On s'assemblerait là autour pour apprendre à sourire. J'y verrais volontiers circuler ces coupes de vin. (SDP)

Il s'agit toujours « de transcender la réalité quotidienne apparente pour en saisir l'essence, et au-delà des mots, parvenir dans le silence, à l'éveil, au sens bouddhique du terme. »

Les amitiés

Pierre-Albert Jourdan a su entretenir des liens et amitiés avec des poètes notoires, René Char qui l'a beaucoup encouragé et aidé à ses parutions, Philippe Jaccottet, Gustave Roud, Yves Bonnefoy, Anne Perrier, Annie Bantoiu, le poète et philosophe Roger Munier. René Char qu'il rencontrait régulièrement à Caromb l'a beaucoup soutenu et aidé à ses premières publications. Il a aussi partagé des liens approfondis avec Philippe Jaccottet dont la sérénité lui était rassurante.

L'ébauche d'un paradis perdu

Je voudrais terminer par des extraits de L'ébauche d'un paradis perdu, long poème panthéiste en versets, primordial et bouleversant, d'une grande sensualité, qui nous conterait le couple terrestre originel, comme une légende d'Adam et Ève, sous forme de mythe poétique ; mais là il ne s'agirait aucunement de péché, mais de l'homme voué à l'errance, mais comme baigné dans une communion avec le monde.

Les lointains fondent sur lui

La femme suit sa marche forcenée, heureuse de cet accord muet qui fait cogner leurs corps, se rencontrer leurs mains. Parfois l'homme entoure sa taille, caresse cette chair lisse. Peut-être connaît-elle alors cette faille en lui, ce besoin de l'abri ? Mais elle se confie au silence. À ce contact.

Et la marche est épuisante.

La nuit les encercle et ce sont les plantes qui bruissent doucement. Un parfum âcre les pénètre, celui de la terre.

Ils tombent dans le sommeil et tels se retrouvent emmêlés. L'aube fume dans les branchages d'un grand pin. Le jour éclate qu'ils restent là, immobiles, et l'herbe autour d'eux est la dansante proie de la lumière. Maintenant ils distinguent au loin de larges moutonnements bleutés : la terre soulevée qui leur fait signe.

Ils ont marché tout le jour, l'homme enrhumé dans sa fièvre ; la femme attentive à ne pas briser cette force nouvelle qu'elle sait vivre en son corps qui la frôle chaque instant ; dont, obscurément, elle attend le fruit.

Plus loin :

La montagne, couleur de muscat, s'élève dans le ciel pâle. Déjà les plumes s'arrondissent dans le sommeil.

L'homme veille, il attend le bond du soleil sur les crêtes. Il saura alors qu'un lent travail a commencé. L'homme veille et la femme – cette douceur de verger contre sa hanche.

Dans l'obscur l'énigme a la peau si luisante qu'elle invite à la clarté.

La clarté, c'est à dire l'aire nue. L'envol – gestes et prières confondues – vers ce futur qui, de toujours, tremble dans leurs corps

*et qu'ils recouvrent d'autres gestes, d'autres prières,
mais qui est ce don tenace – jusqu'au vertige soudain d'un simple pas.*

Bibliographie

- Les sandales de paille Mercure de France 1987
- Le bonjour et l'adieu Mercure de France 1991
- Revues Port des singes (9 cahiers 1975-1982)

Livres et revues sur Pierre-Albert Jourdan

- Pierre-Albert Jourdan L'écriture comme voie spirituelle, Élodie Meunier. Édition du Cygne 2013.
- Pierre-Albert Jourdan, écrire comme on tire à l'arc, Yves Leclair. Éditions L'étoile des limites 2018.
- Revue Lettres Automne 2016 Pierre-Albert Jourdan ici, dans le débordement d'espace. Éditions Aden sous la direction de François Lallier.
- L'œuvre plastique de Pierre-Albert Jourdan, Université Jean Moulin Lyon 3 2014, textes de Gilles Jourdan et François Lallier.
- Revue Europe mars 2007, Pierre-Albert Jourdan.
- Le temps qu'il fait, cahier dix 1996.

Hommages à Pierre-Albert Jourdan

Thierry Bouchard éditeur-imprimeur 1984

Les notes BEA et SDP font référence aux titres Le bonjour et l'adieu et Les sandales de paille.